



**Traces du cycle**  
**« Pandémie et écologie, lire le présent  
et construire l'avenir »**

Mycelium  
avril-mai 2021

Ce cycle est né du constat qu'il est encore très difficile, un an plus tard, d'appréhender les enjeux écologiques, sociaux et politiques qui se jouent à travers cette pandémie, les aspects qui nous empêchent de prendre la parole en tant qu'acteur.rice.s, de proposer des contre-discours et des contre-propositions face à une gestion sanitaire présentée comme l'unique voie possible.

# **Pour une approche écologiste des pandémies**

**Avec Anne Vergison**

02 mars 2021

### **Jérémie Cravatte : Peux-tu te présenter en quelques mots ?**

Anne Vergison : Oui. J'ai d'abord travaillé dans un hôpital comme pédiatre infectiologue mais les conditions de travail n'étaient pas satisfaisantes d'un point de vue humain à mon sens et donc je suis partie. Comme j'avais une licence en santé publique, j'ai réorienté ma carrière et aujourd'hui je travaille au Grand-Duché du Luxembourg comme responsable de l'inspection sanitaire.

### **J.C. : Peux-tu revenir sur les liens entre destruction écologique et apparition de virus – ou plus précisément de zoonoses<sup>1</sup> – qui sont responsables aujourd'hui de +- 2/3 des maladies émergentes<sup>2</sup> ?**

A.V. : Au niveau écologique pas mal de choses sont en train de bouger avec les virus. Probablement que depuis des dizaines d'années nous avons connu plusieurs événements de ce type-là avec des transmissions de coronavirus qui sont passés d'animaux sauvages à des êtres humains, mais de façon très anecdotique – à quelques personnes avec peu de dissémination – et quelque chose qui s'éteint, un peu comme un feu qu'on alimenterait pas parce que ça reste extrêmement localisé<sup>3</sup>. Par contre, les changements depuis quelques années, la globalisation qui fait qu'on a énormément de voyages et de contacts partout font que dès qu'on a une étincelle épidémique quelque part elle a tendance à se disséminer à une vitesse extraordinaire au niveau mondial si on ne réagit pas très vite. Ça commence à préoccuper les autorités, mais pas pour des raisons écologiques, seulement pour des raisons économiques.

La pandémie de covid19 au départ est partie d'un phénomène assez localisé, avec une réponse d'alerte qui a été extrêmement rapide de la part de la Chine. Mais il n'y a pas eu de réaction. Il y a eu une espèce de volonté de ne pas réagir. Les États n'ont pas empêché l'épidémie de se propager – ce qu'on aurait pu faire beaucoup plus rapidement, on n'en serait pas là aujourd'hui. Il ne fallait surtout pas entraver les voyages internationaux. On a vécu la même chose avec la peste porcine. C'est aussi une importation d'un virus venu, cette fois, des pays de l'Est – parce qu'on apporte du gibier pour faire plaisir aux chasseurs. Plutôt que d'agir à la source on a préféré laisser faire et puis abattre les troupeaux des petits agriculteurs. Je pense qu'il y a une volonté de ne pas tirer les leçons des épidémies passées.

Aujourd'hui on a aussi des problèmes liés au réchauffement climatique. On voit réapparaître des maladies comme la Malaria en Europe, alors qu'elle avait disparu depuis très longtemps. Il y a des virus comme la Dengue (qui peut causer une fièvre hémorragique mortelle), un virus également importé de régions chaudes, et qui augmente très fort en Europe. On a le Zika, qui donne des malformations

---

1 <https://fr.wikipedia.org/wiki/Zoonoses>

2 Lire par exemple « [Contre les pandémies, l'écologie : d'où viennent les coronavirus ?](#) », Sonia Shah, mars 2020, Monde Diplomatique.

3 NDLR : Tous les virus qui rencontrent un être humain n'arrivent pas à s'installer dans cet hôte potentiel ; tous ceux qui passent ne causent pas une maladie ; et toutes les maladies ne deviennent pas des foyers de contamination qui atteignent une masse critique suffisante que pour se transformer en épidémie significative.

congénitale en cas d'infection pendant la grossesse, ... Ce sont des zoonoses dont on ne parle pas énormément mais qui sont en train d'augmenter de façon intimement liée au réchauffement climatique.

**J.C. : Donc il y a agir en amont sur les causes d'apparition des zoonoses (comme la destruction de la biodiversité), il y a réagir rapidement aux alertes une fois qu'une épidémie démarre quelque part et il y a la gestion une fois que c'est trop tard... mais quelle gestion ?**

A.V. : Il y a longtemps qu'on a arrêté d'investir dans la prévention en Belgique. Depuis plusieurs décennies les services publics ont commencé à être démantelés. Il y a de moins en moins de moyens pour faire un boulot correct au niveau surveillance, contrôle, conseil, prévention des maladies, suivi, et ce n'est pas la prime qu'ils ont distribué aux soignant-es qui va y changer quoi que ce soit. Aujourd'hui on dépense surtout pour du curatif, en particulier des médicaments et des vaccins mais il n'y a plus véritablement de politique de santé publique.

Au niveau Covid, on a tellement laissé aller les choses qu'on voit apparaître de plus en plus de variants, qui sont plus agressifs et plus contagieux. Ce n'est pas juste encore une invention pour embêter les gens ou pour rendre les choses plus compliquées. Les virus, par définition, mutent régulièrement. On voit apparaître des virus qui sont différents, qui sont mieux adaptés aux anticorps humains et y compris aux anticorps des vaccins.

On a vraiment eu trois types de réactions face à l'épidémie. L'Asie – d'une manière générale et au-delà de situations politiques hétérogènes – s'est assez rapidement débarrassée du problème avec des mesures de contrôle épidémique rapides. On identifie les foyers, teste un maximum et met en quarantaine les positifs et leurs contacts. Pour ça il faut du personnel de santé publique formé et en suffisance. L'Asie a aussi limité les transports pour éviter que le virus ne se répande partout. Enfin, il n'y a que là qu'il y a eu de vrais « lock-down » (confinements), pendant des périodes qui sont restées assez courtes.

Le deuxième type de réaction ce sont les États-unis et l'Amérique du Sud – en particulier le Brésil – qui n'ont pris aucune mesure et ont laissé circuler le virus en disant tant pis, c'est la sélection naturelle (sic). Ce sont les populations les plus pauvres qui en font les frais, avec un nombre de morts qui est probablement largement sous-estimé, parce que de nombreux décès ne sont pas comptés et parce qu'il y a une mortalité indirecte effroyable due au fait que leurs soins de santé sont complètement débordés. Il suffit de voir les cimetières et les fosses communes qu'ils sont en train de creuser partout, des camions frigorifiques avec des morts dans les rues parce qu'il n'y a plus de place dans les morgues...

Et puis il y a l'Europe qui prend à chaque fois des mesures à moitié. On connaît les mesures très efficaces, mais économiquement (et à court terme), elles « coûtent cher » : c'est la fermeture du travail et des écoles. C'est quelque chose que nos politiques ne voulaient absolument pas faire. Le premier confinement de mars dont on parle en Belgique, c'était une espèce de demi-confinement parce qu'il y avait 60 % des gens au travail – dont pas mal de

gens qui sont dans des métiers de contact à risque et qui étaient au travail sans protections adéquates. On n'a pas mis non plus en place des systèmes pour repérer les cas, pour éviter les propagations. On a nié des mesures efficaces parce qu'on ne voulait et pouvait pas les prendre à ce moment-là, comme le port du masque. On est vraiment dans la pensée magique. Il y a eu un manque total de transparence dans la communication avec une infantilisation complète, une déresponsabilisation des citoyens et de la répression. On a sacrifié en premier lieu les secteurs considérés comme non rentables. La culture, le sport, l'éducation. On aurait pu réorganiser l'école, dire que l'enseignement ça peut aussi se faire en extérieur. On peut apprendre les maths, la biologie, la poésie et des tas de choses en étant plus dehors où on sait que la transmission du virus n'est pas très importante. En ce qui concerne la culture, essentielle à la santé mentale, on a par exemple mené au Luxembourg une expérience avec des concerts pilotes parce qu'on trouvait que c'était très important de les reprendre, en expliquant aux gens comment faire avec les masques, les tests, et même pour des sceptiques covid ça s'est très bien passé. Il y a des tas d'activités qui auraient pu être maintenues de façon beaucoup plus importante, mais évidemment cela signifiait de repenser complètement le modèle économique. C'était, et c'est toujours, une façon de pouvoir se sortir de cette situation.

**J.C. : Dans de telles conditions, qui meurt le plus du virus ? Qui dans la population développe le plus de comorbidités si on prend en compte les facteurs biologiques, environnementaux et sociaux ?**

A.V. : Ceux qui meurent le plus, ce sont les personnes âgées. Mais tout le monde n'est pas égal, même avec l'âge, par rapport à la mortalité du covid. Ça dépend dans quelles conditions les gens vivent, les personnes âgées qui meurent, ce sont principalement celles qui sont dans les maisons de soins surpeuplées. Ensuite, il y a des facteurs de risque qui sont quasi tous liés à la précarité : l'hypertension, le diabète, l'obésité... Un autre facteur de risque important ce sont les problèmes respiratoires chroniques, en particulier les BPCO (broncho-pneumopathie chronique obstructive), qui sont en partie liés à la pollution. On sait très bien que les gens qui vivent à côté des grands axes routiers ont plus de risque d'avoir une BPCO ou de l'asthme. Donc tout le monde n'est pas du tout égal par rapport au covid. Le risque de devenir malade n'est pas le même non plus si on vit dans une grande maison avec plusieurs salles de bain où – s'il y a un malade – on peut vraiment l'isoler pour éviter la contamination de toute la famille, que si on vit dans une coloc' avec dix personnes et une salle de bain partagée. Les prisonniers aussi sont des populations particulièrement à risque. Tous les gens qui vivent dans des endroits confinés sont plus à risque de propagation virale. En ville, il y a des gens qui vivent dans de tout petits appartements et qui, en plus, n'ont pas beaucoup l'occasion de sortir. Les espaces verts sont limités et, malgré cela, leur accès a été restreint. On les surveille plutôt que d'encourager à les utiliser. Il y a vraiment une inégalité très importante et on la constate dans les quelques études qui ont été menées : les villes les plus

peuplées comptent le plus de cas, et ce sont les populations d'origine immigrée qui sont les plus touchées. Mais ce sont des chiffres qu'on n'aime pas trop donner.

On se retrouve ainsi avec des gens assez jeunes qui meurent, ou qui se retrouvent aux soins intensifs pendant des périodes prolongées. Ils ne meurent pas nécessairement tout de suite, la mortalité des soins intensifs il faut l'évaluer jusqu'à un an après la sortie des soins intensifs. On a des données qui disent « voilà, ils sont sortis guéris », mais il faudra voir dans un an comment ces gens évoluent.

Vous pouvez écouter Anne Vergison répondre à d'autres questions du public dans la version vidéo de cet entretien<sup>4</sup> : sur la relance économique, la vaccination, la santé mentale, les experts, etc.

---

4 <http://www.mycelium.cc/2021/04/07/penser-conjointement-ecologie-et-reponses-face-a-une-epidemie/>





# **Penser la santé mentale et physique dans une approche écologique**

**Avec Jean-Philippe Robinet**

23 avril 2021

Jean-Philippe Robinet est animateur à l'intergroupe liégeois des maisons médicales<sup>5</sup> (IGL) et animateur d'éducation relative à l'environnement.

## **La santé mentale, une réalité cachée mais révélée par la pandémie et sa gestion**

Généralement lorsqu'on parle de santé mentale on pense à la psychiatrie, mais c'est bien plus vaste que cela. Premièrement, il y a tout un tas de gradations (il n'y a pas que les grandes névroses ou psychoses), en ce compris des pathologies dont on peut être atteint·e sans jamais en prendre conscience. Deuxièmement, puisque la santé n'est pas seulement une absence de maladies, la santé mentale c'est aussi comment on se sent – dans un coin de notre ventre, de notre tête – et comment on se sent avec les autres.

Depuis le début de la pandémie, on voit clairement – dans les statistiques mais aussi dans les salles d'attente – qu'il y a une augmentation des troubles mentaux (dépression, anxiété, décompensation, addictions, harcèlement, maltraitance, certaines séquelles du covid19 lui-même...). Cependant c'est une problématique qui était déjà grandissante depuis une quinzaine d'années. Cette « crise », qui a révélé beaucoup de choses, a montré qu'on ne voulait pas trop le voir mais que c'était là.

Au début de la pandémie la grosse inquiétude dans les maisons médicales était la perte de liens avec les gens pour qu'il y avait déjà une attention particulière. Beaucoup de personnes qui étaient régulières ne venaient plus et on ne savait plus ce qu'elles devenaient (peur de sortir de chez soi, de rencontrer des personnes, du contexte ambiant, le manque de contacts choisis ou subis, etc.). Ensuite, petit à petit, tout le monde a été impacté. D'abord les personnels de santé (dont de nombreux traumatismes dans les maisons de repos et les hôpitaux), ainsi que les personnes à qui on a dit qu'elles étaient non essentielles, et puis à peu près tout le monde.

## **Santé mentale et inégalités sociales**

---

5 Le modèle des maisons médicales en Belgique repose sur le fait que la mutuelle de la personne inscrite paie un forfait mensuel à la maison médicale (qu'elle soit malade ou non, qu'elle en utilise les services ou non) ce qui permet aux patient·es de ne rien payer lorsqu'elles vont à la maison médicale. Cela amène une toute autre vision de la santé, basée sur la prévention (notamment puisque le but n'est pas de facturer à l'acte) et sur la santé communautaire. Il y en a une trentaine à Liège.

Les problèmes psychologiques empirent les problématiques sociales et inversement. Les déterminants de la santé sont très nombreux : le patrimoine génétique, le cadre et les habitudes de vie, le logement, l'alimentation, l'environnement, les moyens financiers pour se soigner correctement ou non, ... Même si on en parle très peu depuis un an, on sait pertinemment que ce sont des facteurs de comorbidité très importants concernant la covid19.

Il y a un lien de causes à effets entre problématiques sociales et bien-être psychologique. Comment avoir une bonne santé mentale si son réseau social est réduit, si on n'essuie que des refus dans une recherche d'emploi, si on vit dans un logement insalubre, etc. ? Sans parler des dégâts causés par la culpabilisation et l'infantilisation (« c'est de ma faute », « c'est de votre faute »).

Par exemple, on a beaucoup parlé depuis un an du besoin d'être « en contact avec la nature » pour maintenir une bonne santé mentale, plein d'études soutiennent cela. Et c'est vrai, mais c'est très questionnant d'un point de vue du rapport à l'espace et de l'aménagement du territoire dans notre petit pays. Ce n'est pas n'importe qui qui peut se balader dans les bois, et il aurait fallu ne pas ajouter des freins à ceux existants, il aurait plutôt fallu encourager et faciliter. La manière dont les plages ont été quasi privatisées et dont on en a exclu des populations précarisées de Bruxelles est à ce titre très inquiétante.

### **Des politiques publiques individualisantes et sans prévention**

On ne peut pas dire que la santé mentale soit une oubliée des politiques publiques. Mais elles reposent sur une vision qui consiste à soigner les plaies. On se pose peu voire pas du tout la question des facteurs, des causes, ce qui fait qu'on ne va pas bien. On ne va pas agir en prévention mais en curatif.

Par exemple, il y a tout un tas d'initiatives qui ont été prises pour essayer que la santé mentale soit traitée davantage en ambulatoire, en amont, en dehors des hôpitaux. Fermer des lits d'hôpitaux psychiatriques pour favoriser l'ambulatoire, le mobile, était une bonne idée, mais la manière dont ça a été organisé fait que ce n'est pas opérant.

Au début de la pandémie il y a eu peu d'attention portée à la santé mentale, comme si cela n'allait pas durer longtemps. Et puis les professionnels de la santé ont fait remonter les choses, et là on a vu de l'argent être dégagé. Sauf que c'est principalement pour de la psy de cabinets privés proposés à des secteurs en difficulté (par exemple pour l'horeca et les indépendants), donc de nouveau du curatif – individualisé – et non de la prévention. Dans le choix des mesures prises et de leur application (comme le confinement et la manière dont il

a été organisé), on préfère mettre des sparadraps sur leurs effets collatéraux négatifs plutôt que de prendre en compte la santé mentale dès le début dans leur conception.

## **Questionner le concept même de "santé mentale"**

Il faut aussi, pour mener une critique plus complète de ces enjeux, revenir à la racine du terme de « santé mentale ». Ce concept a été créé avec l'intention louable de déstigmatiser la question des maladies psychiques, à retourner l'idée de "folie" pour offrir une version positive, celle de la santé mentale. Néanmoins, au-delà de ces bonnes intentions, force est de constater que le terme a aussi été récupéré par une vision néolibérale de la santé qui cherche à individualiser et psychologiser des problématiques sociales. Son utilisation importante amène parfois à éluder le contexte social, de précarité, de pauvreté, de marginalisation, qui attaque la situation psychique des personnes pour lesquelles on va parfois mettre plus vite en place des soins psychologiques que des améliorations matérielles de leur situation, ce qui pourrait parfois mieux les aider. Cela peut donc parfois être utilisé comme un pansement permettant de ne pas adresser des problèmes sociaux plus profonds.

Ensuite, ce concept a aussi été récupéré pour son enjeu politique et commercial. Une « bonne » santé mentale amènerait à une meilleure productivité et à une vie de bonheur illusoire. On pourrait faire un parallèle avec l'injonction à « prends soin de ton bien-être et ton immunité sera meilleure ». Comment peut-on envisager, lorsqu'on vit un problème collectif, de se sentir nettement mieux après être allé-e voir individuellement un-e psy pendant 5 x 45 minutes (les séances « covid » remboursées par le gouvernement) ? Cela participe qui plus est à une vision de la santé de plus en plus spécialisée, morcelée, et plus du tout globale. C'est une manière très « nordique » d'envisager les phénomènes qui nous tombent dessus.

## **Santé mentale et basculements écologiques : naviguer dans l'incertitude**

Ce que la situation nous a également montré c'est que lorsque cela se justifie aux yeux des autorités, prendre des mesures est possible. Alors que cela fait cent ans qu'on parle des problèmes écologiques graves et qu'on nous donne l'impression que ce n'est pas possible d'y répondre. Donc, techniquement, la pandémie a montré que les choix politiques sont possibles. Après, qu'on soit d'accord ou pas avec ces choix, c'est une autre question.

Quand un phénomène touche toute notre société (pandémie, anéantissement de la biodiversité, basculements climatiques) qu'est-ce qui se passe dans nos têtes ? Face à un

message d'urgence, à une communication de crise, quel impact cela a sur nous ? Et à quel point va-t-on être impacté-e par le fait qu'on est d'accord ou non avec les mesures prises ?

Le phénomène pandémique et les mesures décidées par les autorités ont ré-interrogé notre rapport à l'autre, cela a souligné le fait que nos comportements ne sont pas isolés mais en interaction avec les autres. D'une certaine manière, cela a pu nous ramener à un sens du commun et que ce ne soit pas uniquement vécu comme une contrainte insurmontable (du moins dans un premier temps). Peut-être qu'une des missions de l'éducation à l'environnement (ErE) est de montrer cela : redécouvrir les interdépendances, la manière dont on peut faire les choses ensemble – ce qui est une forme de liberté retrouvée.

D'autre part, on a rapidement été ramené-es à de la contrainte avant toute chose. Or, la santé mentale semble fortement liée au pouvoir d'agir. Énormément de choses ont été mises en place au niveau des quartiers et de la solidarité (surtout lors de la première vague) ce qui n'était pas du tout la même chose que de juste attendre – de manière atomisée – que les décisions politiques tombent ou de ressentir un sentiment d'impuissance.

Il y avait énormément d'incertitudes dans cette pandémie et elle a été gérée comme si les autorités étaient pleines de certitudes. De fait, certaines personnes ont trouvé cela plus confortable que d'autres de s'en référer à quelque-chose de supérieur qui nous donne un cadre (qu'il soit efficace et juste, ou non). Pouvoir gérer l'incertitude est une compétence qui s'apprend. On a tou-tes besoin de cadre mais on vit dans un monde qui est incertain, et peut-être qu'apprendre à naviguer dans cette incertitude (sans toujours l'appréhender comme un risque à gérer), dans les contradictions, est une des compétences les plus importantes à apprendre pour un mieux être individuel et collectif.

Enfin, et même si cela ne peut suffire, briser l'isolement et déconstruire la polarisation est un pré-requis pour prendre soin de notre santé mentale collective. Les tissus sociaux et familiaux ont été mis à rude épreuve ainsi que notre capacité à être en désaccord, à débattre. L'associatif, par exemple, a pris très peu de place jusqu'à présent pour questionner, proposer des choses en dehors du cadre imposé et manifestement inadapté. Heureusement certains secteurs (comme une partie de la culture) ont apporté des réponses et certains collectifs prennent des initiatives salutaires : comme ce projet porté par des associations et des maisons médicales d'organiser des causeries populaires quartier par quartier sur les sujets qui occupent, interpellent, passionnent les habitant-es.

Références partagées par les participant-es :

Mathieu Bellahsen, « La santé mentale, vers un bonheur sous contrôle »

Bruno Latour, « Où suis-je ? »

Jean-Michel Longneaux, « Finitude, solitude, incertitude : philosophie du deuil »



# **Proposer une alternative aux discours complotistes**

**Avec Jérôme Van Ruychevelt**

27 mai 2021

Jérôme Van Ruychevelt est membre du web-média indépendant « Tout va bien »<sup>6</sup>.

## Complotisme, confusionnisme, de quoi parle-t-on ?

On ne distinguera pas ici le complotisme du conspirationnisme – mais bien du confusionnisme (voir plus bas) – et on n’en proposera pas une définition stricte. Edgar Szoc a tenté une définition en six points que je reprends ici :

Un discours complotiste : 1°) *entend apporter une réponse à une question irrésolue, en 2°) assumant que la réalité n’a rien de commun avec ses apparences. Pour ce faire, 3°) elle dépeint les conspirateurs comme surnaturellement compétents et 4°) mal intentionnés. Enfin, 5°) elle se fonde sur la recherche d’anomalies et 6°) s’avère irréfutable en dernière instance (au sens poppérien du terme – c’est-à-dire qu’aucune épreuve n’est susceptible de venir l’invalider)*<sup>7</sup>.

Pour revenir sur le dernier point de la définition, il s’agit de distinguer une théorie scientifique, qui se doit d’être formulée de manière à être falsifiable, c’est la base de la rigueur et de la démarche scientifique. Pour une théorie complotiste, c’est justement le contraire : elle est infalsifiable, car le champ épistémique n’est pas le même. Cela veut dire que les critères, le rapport à la vérité, sont différents et si on contredit la théorie c’est que nous sommes soit manipulés, soit que nous faisons partie du complot.

Au-delà de cette tentative de définition, on peut retenir trois grandes caractéristiques qui se retrouvent à mon sens dans beaucoup de discours complotistes :

Une première caractéristique des discours complotistes est qu’ils vont utiliser de nombreux biais cognitifs : l’heuristique de jugement<sup>8</sup>, le biais de proportionnalité<sup>9</sup> ou encore le fameux biais de confirmation<sup>10</sup>.

Une deuxième caractéristique est qu’ils vont aussi utiliser des mécaniques narratives très fortes et très émotionnelles (Qanon en est une illustration particulièrement extrême<sup>11</sup>). On retiendra beaucoup plus facilement une histoire qui nous est racontée, avec des

---

6 <https://toutvabien.tv/>

7 Chargé d’études et d’animation chez BePax (mouvement d’éducation permanente à la paix et à la non-violence), auteur de “Inspirez, conspiriez. Le complotisme au XXIème siècle”, La Muette, 2016.  
<https://www.bepax.org/publications/inspirez-conspirez-le-complotisme-au-xxieme-siecle.html>

8 Puisque le monde est extrêmement complexe, tout ce qui nous apparaîtra comme facile à comprendre pour appréhender le monde et ce qui nous arrive nous apparaîtra comme beaucoup plus censé.

9 Quand il y a un grand phénomène, c’est l’idée qu’il y a forcément de grandes causes. Par exemple, il est quasi impensable pour quelqu’un qui est dans la conspiration du COVID19 de se dire qu’autant de choses mises en place puissent être le fruit du hasard (le contact avec un virus). Il doit forcément y avoir quelque chose de plus gros derrière.

10 On va chercher et recevoir en priorité des informations qui vont confirmer nos intuitions ou nos convictions.

11 [https://www.rtf.be/info/monde/detail\\_c-est-quoi-qanon-cette-theorie-conspirationniste-d-extreme-droite-qui-prend-de-l-ampleur?id=10561034](https://www.rtf.be/info/monde/detail_c-est-quoi-qanon-cette-theorie-conspirationniste-d-extreme-droite-qui-prend-de-l-ampleur?id=10561034)



personnages, des péripéties, des intrigues, des gentils et des méchants qu'un raisonnement complexe et abstrait, même si celui-ci est plus proche de la réalité.

Une troisième caractéristique est qu'ils vont utiliser une manière d'argumenter fallacieuse. L'argument fallacieux par excellence c'est la fake news : on va baser une argumentation sur une information qui est fautive. Mais il y en a d'autres : l'argument ad hominem (attaquer la personne pour ce qu'elle est, et non pour ce qu'elle fait ou dit), l'argument ad populum (l'idée que si un comportement ou une opinion est majoritaire, c'est qu'elle est forcément valide), l'exemple personnel (« moi je connais une infirmière qui travaille dans un hôpital où il n'y a pas plus de patients covid, donc ils ne sont pas surchargés »), etc.

Toutes ces techniques ne sont bien sûr pas l'apanage des théories conspirationnistes, elles sont tout le temps utilisées dans le débat public, ce qui est véritablement problématique, et il faut y faire attention.

C'est ici qu'intervient la différence avec le confusionnisme. Ce n'est pas parce qu'on utilise parfois ces techniques, ou qu'on a un rapport au monde qui tend vers le complotisme, qu'on va nécessairement atterrir sur une théorie complotiste. Et il est important de faire la distinction entre être touché·es par des discours complotistes ou les créer. On est toustes touché·es par des discours complotistes – et en plus l'histoire est remplie de complots rationnels (les relations de la Françafrique, les soi-disant armes de destruction massive présentes en Irak pour justifier la guerre de 2003, etc) – mais quand on qualifie quelqu'un comme ça c'est parce qu'elle a atterri sur une théorie. Il y a bien sûr un continuum jusqu'au complotisme, notamment en passant par le confusionnisme, et il est très difficile de ranger les gens en deux catégories. Le confusionnisme entretient un même rapport au monde, fait un même usage des arguments fallacieux, mais sans forcément atterrir sur une théorie complotiste (en Belgique on a des médias dits alternatifs qui adorent faire cela : Kairos, BAM, ...). Un des problèmes majeurs du confusionnisme politique est qu'il dresse le tapis rouge aux extrêmes droites. Il valide, relégitime et diffuse ses concepts, idées, discours, personnalités, médias (quitte à faire du bricolage avec des éléments de gauche radicale). C'est eux qui vont faire rentrer le loup dans le bergerie.

### **Sur quels ressorts humains ces phénomènes s'appuient-ils ?**

Les analyses psychosociales sont vraiment utiles à la compréhension du phénomène. Plusieurs ressorts humains sont utilisés par les complotismes :

Premièrement, le besoin de simplification par le langage, qui est une nécessité vitale. On utilise des termes génériques pour simplifier le monde, et quand on en a conscience ce n'est pas un problème. Mais on tombe dans l'essentialisme quand on les utilise pour dire que c'est ça la réalité.

Les théories du complot ont aussi une fonction consolatoire. Elles se multiplient en périodes de crise car ce sont des périodes d'incertitude, de stress et de craintes pour soi, sa santé, ses

proches et l'avenir. Elles apportent une explication simple à une réalité complexe, qui nous échappe. Elles nous donnent l'illusion de maîtriser ce qui n'est pas maîtrisable.

Un autre ressort sur lequel elles jouent, c'est un aspect communautaire assez fort. On peut se retrouver entre personnes en colère – et souvent, sans partager un même socle idéologique. L'individualisme accru de nos sociétés, l'isolement face aux crises, a accentué ce ressort. Enfin, les réseaux sociaux, le digital, exposent plus les gens aux théories du complot qu'avant (ce qui ne veut pas dire qu'avant nous étions mieux armé-es pour y faire face). De plus, le fonctionnement et l'usage du digital facilite évidemment les biais de confirmation et la bulle algorithmique. Pour en sortir il faut que ce soit un effort, il faut en faire le choix actif.

### **Un outil pour les extrêmes droites**

Un des dangers des complotismes, mais ce n'est pas le seul, c'est le tapis rouge dressé aux extrêmes droites. Il faut noter que les fascistes, puis les nazis en particulier et les extrêmes droites en général ont toujours utilisé des théories du complot (le négationnisme, le complot judéo-bolchévique, ...). Aujourd'hui on peut y ajouter la théorie du grand remplacement, de l'islamo-gauchisme, du lobby LGBTQI+, et maintenant du COVID19. Jurgen Conings en est un parfait exemple. Le documentaire Hold Up aussi, dans lequel tous les intervenants moins 2 ont des liens avec l'extrême droite. Il existe certes des théories complotistes dans les milieux de gauche radicale, dont un certain anti-impérialisme qui voit la CIA derrière chaque révolution ou un certain anti-big pharma par exemple, mais mon opinion à ce sujet est que l'utilisation par l'extrême-gauche des discours complotistes la dessert plus qu'autre chose.

Pourquoi ces liens et pourquoi l'extrême-droit profite-t-elle des théories complotistes, même celles a priori de gauche ? D'abord, il y a un même rapport à la vérité. L'éthique argumentative n'est pas une valeur non plus pour l'extrême droite, elle utilise tout le temps des arguments fallacieux pour débattre<sup>12</sup>. La loi de Brandolini l'exprime bien : les extrêmes droites vont accuser avec une petite phrase assassine et il va falloir plein de temps pour la déconstruire. Ce sont des manières de débattre différentes. Ils ballaient des siècles d'études sociologiques, de faits. Ensuite, ils utilisent les mêmes méthodes narratives que le complotisme. Il y a toujours une explication à notre malheur (comme le manque d'emploi) qui vient d'une minorité, souvent alliée à des complices du complot. Les discours d'extrême droite jouent davantage sur les peurs légitimes (du déclassement par exemple) et donnent plus d'explications rassurantes (même si elles sont fausses) que la gauche radicale pour expliquer la réalité.

### **Quelles réponses face aux complotismes ?**

---

12 <https://medium.com/dépenser-repenser/il-ne-faut-jamais-débattre-avec-l'extrême-droite-f793840f65b5>

Une des faiblesses fondamentales de certaines critiques des théories complotistes est de partir du principe que les personnes touchées sont des abruties et que leurs questionnements ne sont pas légitimes, puisqu'au fond le système fonctionne plutôt bien. Je pense qu'il faut au contraire partir du principe que ce système fondamentalement inégalitaire et producteur d'injustices nourrit le complotisme.

Il faut contextualiser les théories du complot, elles ne sont pas toutes dans le même champ politique en termes matérialistes. On se propose d'apprendre à faire la différence entre le producteur d'une théorie complotiste (qui a généralement un projet politique) et le récepteur, mais aussi entre des théories complotistes de dominants<sup>13</sup> ou de dominé-es<sup>14</sup> car souvent le projet de société derrière est très différent. Cela ne veut pas dire qu'il faut nécessairement excuser tout discours complotiste au prétexte qu'il parle à des personnes dominées – ne serait-ce que parce qu'elles peuvent reproduire eux-mêmes des rapports de domination, comme l'antisémitisme – mais qu'il faut être capables de faire cette distinction pour comprendre les rapports de pouvoir qui ont pu faire émerger ces théories et pour les combattre de manières différentes.

Du côté des réponses, donc, il n'y a pas que le débunkage<sup>15</sup> (démystification, démenti, décryptage) – bien que ce soit très utile pour un certain public – il y a aussi et surtout la nécessité de refaire de l'idéologie politique. Pour pouvoir continuer à dialoguer avec certaines catégories de la population touchées par ce phénomène. Les puissants n'utilisent pas de grand complot pour nous asservir, mais ils utilisent chaque situation (comme une pandémie) pour faire valoir leurs intérêts.

Il y a aussi une différence importante entre entrer en dialogue en public ou en privé. Dans l'espace public, il faut pouvoir à mon sens apposer un cordon sanitaire, pour tous les dangers exposés précédemment. Par exemple, que les mouvements sociaux n'organisent pas de débats avec eux. On pourrait aussi légiférer sur les réseaux sociaux, mais qui puisque les puissants comme Macron englobent à peu près tout ce qui conteste leur pouvoir dans le « complotisme » ?

Au-delà d'un tel cordon sanitaire, il me semble que l'éducation permanente est une des meilleures réponses. Pas forcément pour lutter contre le complotisme frontalement, mais pour refaire collectif, sortir du digital pour revenir dans la réalité, se politiser à partir de sa condition, se former et faire de l'action collective – ce qui fait souvent tomber plein de fantasmes (car on fait l'exercice du pouvoir, du fonctionnement des institutions).

---

13 L'incendie du Reichstag (le parlement allemand) en 1933 instrumentalisé (voire provoqué) par les nazis pour ensuite accuser les communistes ; le fait que les proches de DSK aient crié au complot fomenté contre lui lorsqu'il a été accusé d'avoir violé une femme d'ouvrage racisée au moment où il allait se présenter à la campagne électorale présidentielle ; les théories de Soral ; etc.

14 La théorie quand le SIDA est arrivé aux États-Unis qu'il s'agirait d'un virus introduit dans les communautés noires pour les exterminer. C'est une réaction au racisme structurel vécu, mais c'est invalide et ça ne mène nulle part. Ou certains SDF aujourd'hui en Belgique qui pensent que le vaccin va être utilisé pour les supprimer.

15 Dérivé de "bunk" (foutaise, non-sens).

L'espace privé requiert par contre une réponse très différente. Plutôt que de se perdre dans un fact checking sans fin, ma posture est plutôt de directement atterrir sur la théorie fondatrice d'un discours complotiste, pour pousser le raisonnement à son terme et ne débattre que de cela. Il s'agit alors de refaire l'enquête ensemble (ça marche très bien dans le cadre scolaire par exemple). Vérifier ensemble les incohérences de cette théorie, ses failles et surtout à qui elle profite, quel projet de société elle sert – en fonction de nos valeurs communes avec l'interlocuteur. Les discours complotistes mettent sans cesse l'esprit critique en avant. Vraiment ? Alors doutons ensemble de cette théorie...

Références partagées par les participant·es :

\*Symbioses « oser les questions vives » :

<https://www.symbioses.be/consulter/130/>

\*MOC Luxembourg : « Le covid-19 sous le spectre du complot » :

<http://www.mocluxembourg.be/agenda/arlon/covid-19-sous-le-spectre-du-complot.html>

\*Ecotopie « Comment prendre en compte les incertitudes dans mes pratiques éducatives » :

<https://ecotopie.be/formation/incertitudes-pratiques-educatives/>

\*Réseau Idée « Clés pédagogiques vers une pensée complexe » :

<https://www.reseau-idee.be/benelux-2018/fr/pdf/COMPLEXICLES.pdf>

\*Actions Médias Jeunes « Critique de l'info : l'outil ultime » :

[https://acmj.be/outilultime/wp-content/uploads/2020/10/OUTILULTIME\\_P1\\_Dossier\\_Enseignant%C2%B7e.pdf](https://acmj.be/outilultime/wp-content/uploads/2020/10/OUTILULTIME_P1_Dossier_Enseignant%C2%B7e.pdf)

\*Média Animation « Critiquer l'info - 5 approches pour une éducation aux médias » :

<https://media-animation.be/CRITIQUER-L-INFO-5-approches-pour-une-education-aux-medias-Les-fiches-d.html>

\*« Street Epistemology » (seulement en anglais) :

<https://www.youtube.com/user/magnabosco210>

\*« Why conspiratorial thinking has gone mainstream » (seulement en anglais) :

<https://youarenotsmart.com/2020/04/20/yanss-178-why-conspiratorial-thinking-has-gone-mainstream-why-facts-dont-always-persuade-people-and-other-lessons-we-can-learn-from-those-of-us-who-are-pretty-sure-the-earth-is-flat/>